

Promenade au village

Le village olympique de Yoyogi, c'était l'oasis de Tokyo pendant les Jeux, une sorte de camp de vacances pour la jeunesse du monde. Sur les stades, dans les piscines, dans les salles de sport, les athlètes faisaient trois petits tours, le temps d'une compétition, puis disparaissaient. Dans l'action, ils étaient de jeunes dieux trop vite arrachés aux regards. Au village, enfin, on les voyait vivre.

L'intimité des héros n'est pas décevante. Elle matérialise des silhouettes, complète des images. Pierre Jonquères n'est plus une sorte de centaure, mais un monsieur qui sait également monter à bicyclette ; Don Schollander n'est pas seulement un fantastique marsouin blond, mais un adolescent gai, rieur, dont les démonstrations de twist animent les soirées ; Brumel, la sauterelle soviétique, peut aussi s'intéresser aux spectacles de danses nippones donnés chaque soir au théâtre du village. L'athlète s'efface ainsi quelques instants derrière l'homme et, comme le village offre la vaste gamme des activités humaines, c'est tout un condensé du monde que l'on peut découvrir en une journée.

Sur le stade d'entraînement, l'entraîneur Daniel abandonne ses sauteurs en longueur pour donner quelques conseils au Tchadien Idriss qui guigne une place en finale du saut en hauteur ; l'Ivoirien Kone prend des départs avec l'Américain Hayes ; Jazy tourne inlassablement avec l'Allemand Valentin, tandis que Dallas Long expédie, dans une mare laissée par la pluie, à plus de vingt mètres, son poids que lui renvoie le Hongrois Varju.

Pendant ce temps, dans les allées qui mènent aux bungalows abritant les différentes délégations, c'est la chasse aux souvenirs. L'appareil de photo et la camera ne connaissent aucun repos. Le lanceur de poids américain, le vieux Parry O'Brien, que l'on dit si ours, si ombrageux, prend la pose pour des visiteurs de Brive-la-Gaillarde ou de Horb am Neckar. Des Argentins se font filmer avec d'adorables Japonaises devant l'exposition de chrysanthèmes nains. Voici Boston, l'interminable sauteur, errant avec son éternel sourire d'enfant ; Abebe Bikila, énigmatique ; Vlassov, surpuissant. Des amitiés, des complicités naissent, peut-être aussi des amours durables.

Pour se rendre dans leurs pavillons respectifs, de minuscules lutteurs turcs ou iraniens attendent à l'entrée du village les bicyclettes que quittent d'énormes et gigantesques joueurs de basket.

La langue n'est pas un obstacle quand on veut se faire comprendre. Un sourire, un geste amical sont de l'excellent espéranto.

Le grand brassage se fait dans les restaurants où les Européens s'aperçoivent vite que le monde se nourrit plus de riz que de steak-frites ou de spaghettis. Dans certaines salles, la fourchette est inconnue et les serveurs donnent d'autorité des baguettes. C'est le moment de beaucoup retenir et d'ouvrir ses horizons. Les anciens sont là pour dire aux nouvelles générations toute la richesse que l'on peut retirer des Jeux.

Car les Jeux marquent ceux qui leur ont beaucoup donné et qui en ont beaucoup reçu. C'est peut-être là la grande leçon. Il suffit de voir quelques visages heureux d'anciens champions pour s'en persuader. Comme l'amoureux revient toujours au berceau de ses amours, l'ancien sélectionné olympique revient toujours aux Jeux. A Yoyogi, il y avait beaucoup d'anciens champions au mètre carre et l'on se répétait leur nom de bouche à oreille avec admiration et respect : Marcel Hansenne discutant les chances de Jazy avec Roger Moens ; Zatopek parlant marathon avec Alain Mimoun ; Hary passant sans le reconnaître devant Harold Abrahams, comme lui champion olympique du 100 mètres, mais en 1924. En revanche, il s'arrêtait pour saluer Jesse Owens en conversation avec Rafer Johnson. Plus loin le clan des Australiens — Devitt, Murray Rose, Konrads — interpellait Alex Jany tandis que Christian d'Oriola entraînait chez le coiffeur au moment où Pirie en sortait.

Ils viennent à chaque compétition olympique, se mettant presque en veilleuse entre-temps. Vivre un an sur quatre est un excellent moyen pour ne pas vieillir. De plus, tous ces messieurs à l'allure parfaitement honorable, à la sveltesse tempérée par l'absence de compétition, sont pour la plupart journalistes. Ce sont les gens du voyage. Ils écumment le monde, traînent de pays en pays, perpétuellement errants. Tous les quatre ans pourtant, sur un signe mystérieux comme celui qui appelle les hirondelles vers la chaleur, ils se retrouvent aux Jeux. Ils se posent pour quelques jours, se racontent ce qu'ils ont fait pendant leur longue séparation.

Le village olympique, pour eux, c'est le retour au pays.

Michel Villeneuve.